

VALAIS • Le loup qui a frappé au val des Dix vient d'Italie. Son origine a été déterminée par Luca Fumagalli, chercheur à l'Université de Lausanne

• Dans son laboratoire créé il y a une année, le scientifique tessinois ravaille sur les traces laissées par le carnivore, ainsi que sur des extraits d'ADN. Rencontre

Un biologiste démasque les loups du Valais en pistant leurs crottes

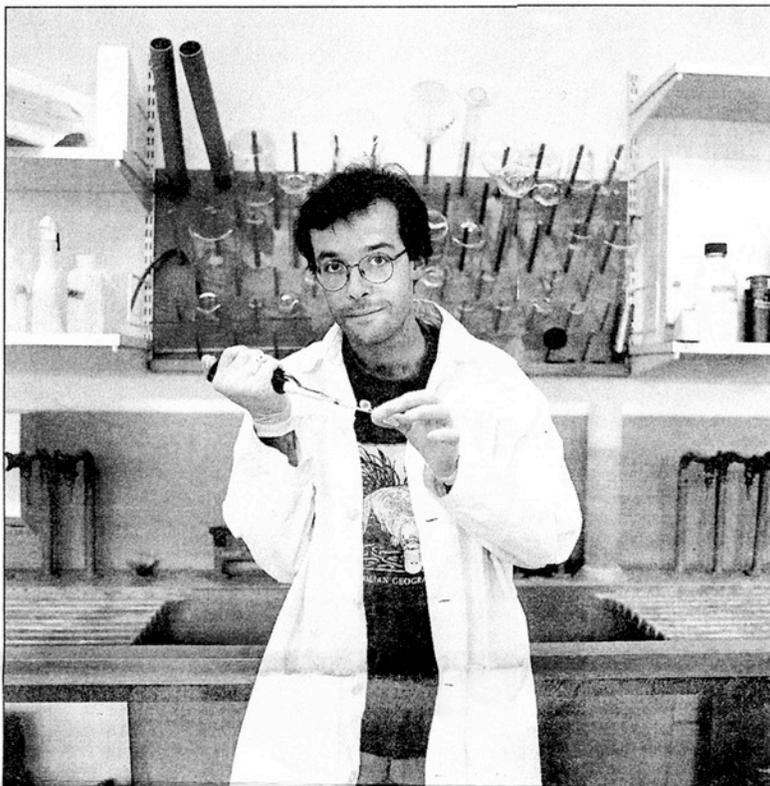
Laurent Nicolet

Que les loups hantant les pâturages valaisans et terrorisant les troupeaux de moutons aient des origines italiennes est, depuis jeudi, devenu une certitude: la bête du val des Dix qui avait décimé deux troupeaux le 12 juillet dernier était bien un loup doté d'un pedigree transalpin. Cette évidence scientifique sort des épreuves de Luca Fumagalli. Ce biologiste tessinois de 34 ans, spécialisé dans la génétique, officie au tout nouveau Laboratoire de biologie de la conservation (LBC), créé dans le cadre de l'Institut d'écologie de l'UNIL.

Démontrer que les loups valaisans sont italiens, c'est démontrer qu'il s'agit d'animaux sauvages et qu'ils n'ont pas été réintroduits

Cet instrument sophistiqué entend répondre à une demande grandissante d'expertises biologiques émanant des entités administratives comme des ONG et touchant aux espèces menacées et à la biodiversité. Concrètement y sont proposés des études et des solutions en matière de gestion des espèces et des milieux naturels, avec à la clef des prestations en dynamique des populations ou en génétique moléculaire.

Et c'est ainsi que depuis la fin de l'année dernière et la triste épisode du loup de Reckingen, l'Office fédéral de l'environnement, des forêts et du paysage (OFEP) fait parvenir au laboratoire des échantillons de canidés valaisans pour analyses, en général poils et crottes ou, quand un animal a été abattu, des tissus, tel un morceau de foie. Le travail des biologistes est alors d'extraire l'ADN de l'individu et par comparaison d'en définir la provenance et l'espèce. «Dans le cas des tissus, l'analyse est relativement



Luca Fumagalli: «L'arrivée du loup en Suisse était prévisible depuis le début des années 90, la recolonisation par les loups italiens ayant été très précisément documentée.» LAUSANNE, 6 JUILLET 1999

simple, explique Luca Fumagalli, l'ADN s'y trouvant en grande quantité. Par contre, les quantités présentes dans les racines des poils sont infinitésimales. Même chose pour l'ADN contenu dans les crottes et qui provient en fait de cellules de l'intestin expulsées lors de la défécation.»

Une «importation» invraisemblable

Ce qui nécessite de manier le tout avec des pincettes, ou plutôt avec des gants, lors de la première étape, qui consiste à isoler l'ADN, un travail proche de celui de la police scientifique. «Le risque de contamination par l'ADN d'une autre espèce est assez grand, par exemple de

l'ADN humain lors des manipulations. C'est pourquoi nous travaillons dans un laboratoire stérile et qui ne sert qu'à cela. De plus les crottes elles-mêmes peuvent avoir été contaminées, par exemple par des insectes pondant leurs larves dedans, sans compter les animaux que la bête a ingérés.»

La deuxième étape consiste en une «amplification sélective de l'ADN»: on reproduit artificiellement une réaction de synthèse d'ADN qui a lieu dans les cellules vivantes: «C'est comme si, sur une ligne ferroviaire de 1000 kilomètres, on isolait quelques centimètres de rails», explique Luca Fumagalli. La région de l'ADN isolée n'est pas choisie au hasard mais en fonction de ce

que l'on veut démontrer et des questions que veulent résoudre les clients du laboratoire.

Des traces à différencier

Dans le cas des loups valaisans, il fallait d'abord déterminer si les «traces» étaient bien celles d'un loup, et pas celles d'un renard ou d'un chien. Et s'il s'agissait d'un loup provenant des populations italiennes ou d'une bête échappée d'un zoo, voire réintroduite artificiellement. Il faut savoir qu'il n'existe aucun loup italien en captivité en Suisse. Les carnivores des zoos appartiennent à des populations canadiennes, américaines ou asiatiques. Démontrer donc que les loups valaisans sont italiens, c'est dé-

montrer qu'il s'agit d'animaux sauvages et qu'ils n'ont pas été réintroduits: «Bien sûr, je ne peux le garantir à 100%, soupire Luca Fumagalli, mais les conditions d'une capture d'un loup italien qui serait ensuite transporté puis relâché en Valais sont trop invraisemblables. Cette hypothèse n'est pas sérieuse. De plus, son arrivée en Suisse était prévisible depuis le début des années 90, la recolonisation par les loups italiens ayant été très précisément documentée.»

De mères italiennes

Les scientifiques en tout cas se sont aperçus que les loups italiens présentaient pour une région spécifique de l'ADN toujours la même séquence, alors que les loups d'autres provenances, ceux de Croatie par exemple, en présentaient plusieurs variétés légèrement différentes. Ce monomorphisme génétique s'explique, selon Luca Fumagalli, par le fait que la population italienne a vécu complètement coupée des autres populations européennes et qu'à la longue les séquences les plus rares ont disparu. La séquence étudiée se transmet de façon matrilineaire. Autrement dit, ce que les analyses de Luca Fumagalli démontrent, c'est que les loups valaisans sont de mères italiennes!

Un résultat auquel on arrive par une lecture de la séquence d'ADN isolée, que l'on compare à celles contenues dans des banques de données. L'une d'entre elles, par exemple, a été établie en collaboration avec l'Université de Grenoble et recense des échantillons provenant de diverses races domestiques de chiens et de loups sibériens, portugais, italiens, d'Europe centrale ou de l'est. A ceux néanmoins qui continuent de trouver les loups valaisans pas assez «sauvages», Luca Fumagalli rétorque que l'on se trouve en présence «d'animaux certes craintifs et timides, mais surtout mobiles et qui chassent, n'hésitant pas à s'approcher de l'environnement humain pour se nourrir. Par ailleurs, les loups peuvent traverser des routes et des autoroutes. On a retrouvé un loup italien jusque dans les Vosges.»

La polémique sur les origines de la bête du val des Dix continue

Depuis le 12 juillet, la bête ne s'est plus manifestée dans la région, laissant derrière elle nombre de questions.

C'est jeudi matin que Luca Fumagalli a terminé l'analyse de la crotte trouvée aux abords d'un carnage qui avait vu, le 12 juillet dernier dans le val des Dix, trois moutons être égorgés et 14 autres blessés par un prédateur. Le résultat sans équivoque – la bête était bien un loup de souche italienne – n'a pas surpris grand monde: un loup avait été aperçu par des promeneurs le 3 juillet, sur le territoire de la commune de Veysonnaz, fief du chef du Dé-

partement de la sécurité et des institutions, Jean-René Fournier. Un territoire distant d'une dizaine de kilomètres du lieu du crime, un alpage situé sur la commune d'Hérémence, royaume natal du chef du Service cantonal de la chasse, Narcisse Seppy. Ce qui dénote chez ce loup-là, animal pourtant réputé timide, un certain goût du risque et de la provocation.

«Pourquoi le loup n'attaque-t-il plus?»

Depuis le 12 juillet pourtant, la bête ne s'est plus manifestée. Ce qui, selon Luca Fumagalli, n'est guère surprenant: «Pourquoi le loup n'attaque-t-il plus? mais il faut le lui demander! Peut-être n'a-t-il plus faim, peut-être est-il

allé voir ailleurs ou se nourrit d'autre chose, de gibier par exemple. Il y a mille raisons qui peuvent expliquer cette abstinence soudaine. Le loup est un animal sauvage, donc imprévisible et qui mène sa vie à lui.» Un avis que partage Philippe Dubois, responsable du Valais romand au Service cantonal de la chasse et de la pêche et nouvel adjoint de Narcisse Seppy: «Depuis lors, les bergers du troupeau attaqué montent la garde, y compris la nuit, avec notamment des feux de camp. D'ailleurs, un loup rassasié peut rester quelques jours sans manger. Et il y a les 20 bêtes qui avaient disparu lors de l'attaque et qu'on n'a pas retrouvées. Enfin, cette région est une réserve de chasse, avec, par

exemple, des colonies de bouquetins, dont des cabris.» Les gardes-chasses pour l'heure n'ont retrouvé aucune dépouille. Mais, selon Philippe Dubois, cela ne veut pas dire grand-chose: «Un loup peut dévorer entièrement un cabri et ne rien laisser, même pas les os. De plus, une carcasse abandonnée disparaît en deux jours, nettoyée par les animaux nécrophages, comme les renards ou les corbeaux.»

Une thèse réfutée

Pour autant, et en précisant que c'est là son avis personnel mais aussi celui de son chef, Philippe Dubois refuse l'équation loup italien = loup sauvage: «Le loup de Veysonnaz a été aperçu en plein jour, or à l'état sauvage il

s'agit d'un animal essentiellement nocturne. Ce qui me frappe, c'est qu'on n'ait jamais retrouvé de traces de leur passage dans la vallée d'Aoste ou de l'Osola. Il n'y a certes pas de loups italiens en captivité en Suisse, mais il est relativement facile de s'en procurer: paraît-il, dans des élevages italiens.» Le fait que la communauté scientifique dans sa majorité réfute la thèse d'une introduction artificielle du loup en Valais n'impressionne guère Philippe Dubois: «Tout dépend avec qui l'on parle. Les biologistes en général ont intérêt à accrédi-ter la thèse d'un retour naturel, qui leur procure des mandats, des études. Une réintroduction du loup par des «amis de la nature» me semble probable.»

L. N.